

florence quinche perdre la mémoire au royaume numérique

F

Florence Quinche, professeure formatrice au sein de l'UER Didactiques de l'art et de la technologie à la HEP Vaud, nous entraîne au cœur de la mémoire, qu'il s'agisse de sa perte ou de sa mutation dans le nouveau monde technologique.



La mémoire est fortement associée à l'identité de la personne. Celui qui perd la mémoire ne sait plus qui il est réellement. Il s'agit là de la mémoire des événements de notre vie, de nos choix, de nos apprentissages, des lieux fréquentés, de nos connaissances. Lorsque le vieillissement ou la maladie atteignent cette faculté, le rapport à l'identité devient problématique : qui suis-je ? Qu'ai-je fait ? Mais aussi : qui sont ces autres que je rencontre ? Quels sont nos liens ? Perdre la mémoire, c'est voir surgir au cœur de l'expérience quotidienne l'étrangeté. Une expérience qui ne peut plus être mise en mots, qui ne fait plus sens.

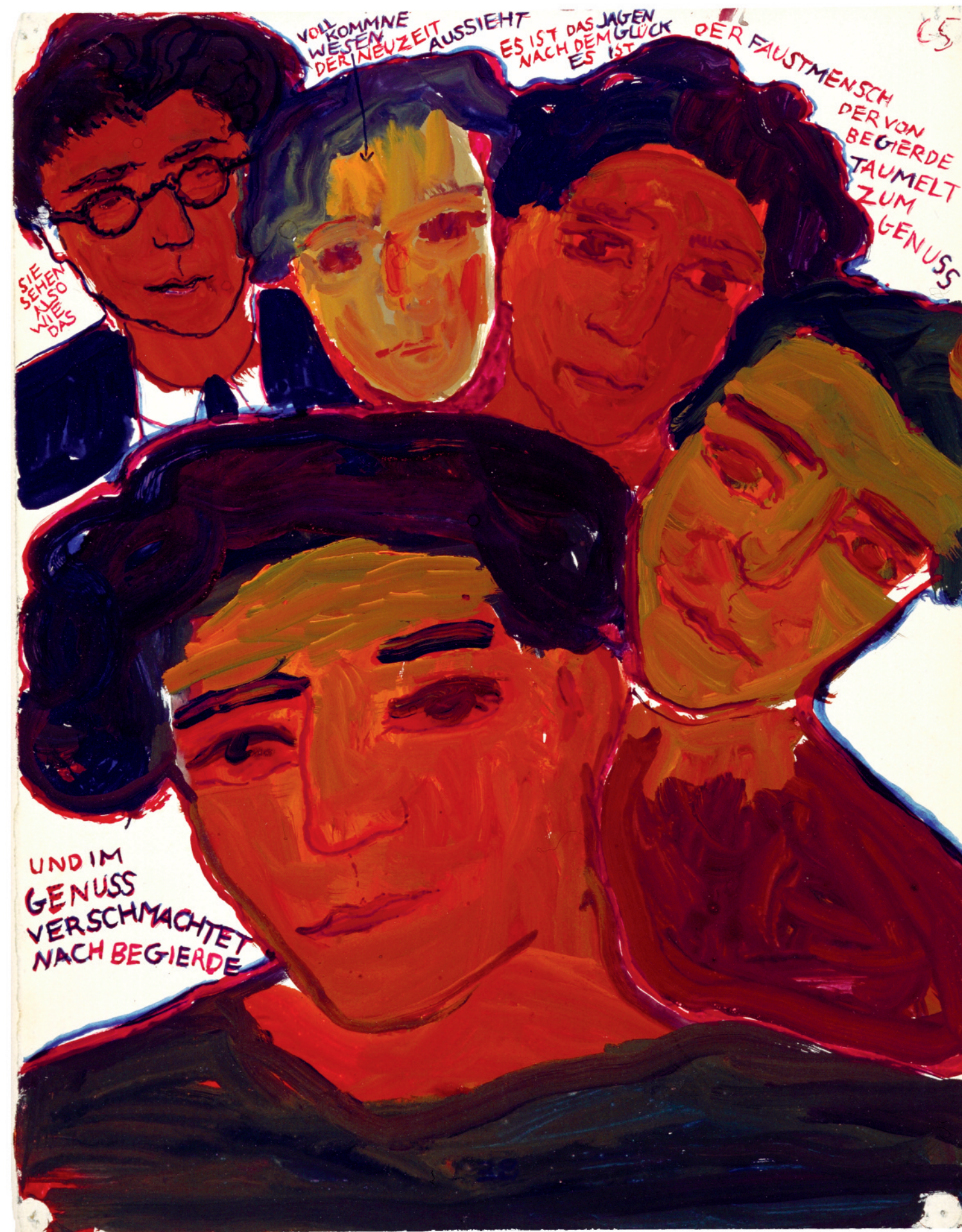
Mais tout autre est la perte de mémoire due aux nouvelles technologies. Le sentiment d'étrangeté, de perte, apparaît, dans un premier cas de figure, lorsque la technologie n'est plus accessible. Plus d'internet, plus de réseau, perte d'un disque dur d'un ordinateur. C'est à ce moment seulement que l'on se rend compte de la perte de notre « mémoire » ou plutôt des traces qui lui servaient de support. Au quotidien, une immense mémoire nous semble accessible en permanence : des centaines, des milliers d'adresses, de numéros, d'informations, de photographies. À portée de main en quelques secondes. Le stockage en ligne, le « cloud », donne l'impression d'une indestructibilité de cette mémoire, comme dématérialisée, elle en acquiert presque un statut mystérieux, que son nom connote bien : le nuage. Et dans cette dimension, en apparence dématérialisée, la possibilité presque infinie de stocker textes, images et sons à distance et d'y accéder en tout temps et en tout lieu.

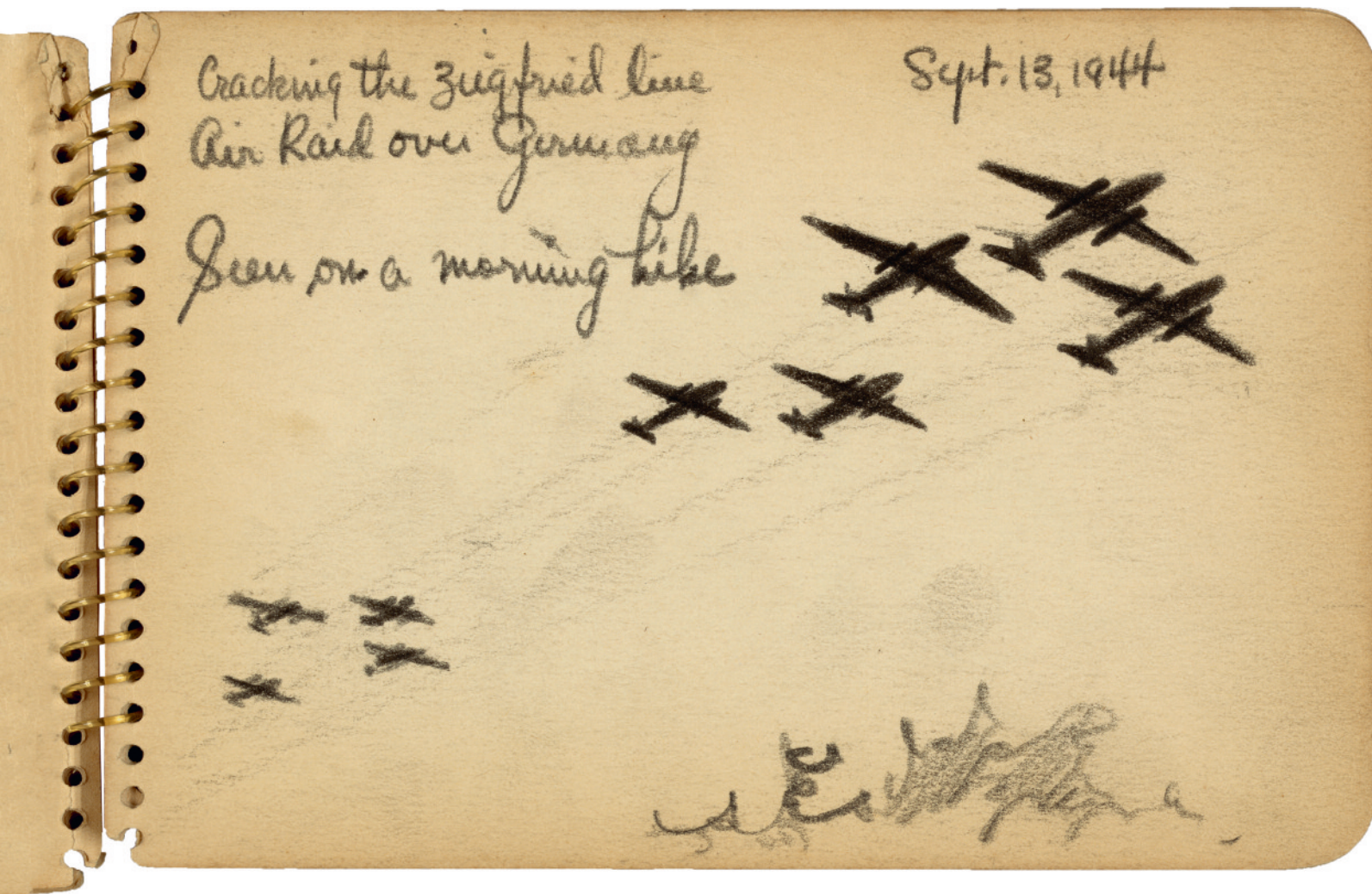
R

Recréer plus que répéter

Mais cette vision de la mémoire, qui nous vient de l'informatique, comme un « espace de stockage », de données, de traces, de signes ou de documents est bien différente du fonctionnement de la mémoire humaine. Notre mémoire ne nous rend jamais accessibles que des souvenirs, et jamais des traces directes... Toujours perçus à travers notre vécu, nos émotions... et le filtre de notre oubli. Cette mémoire n'est plus seulement pensée comme une sorte de récipient contenant les images quasi fossilisées des faits vécus. Pour Paul Ricœur (*Soi-même comme un autre*, Seuil, 1991), tous ces souvenirs que nous donne notre mémoire peuvent être repensés à chaque instant sous un jour nouveau.

En ce sens, l'altérité se trouve au cœur de notre mémoire, qui serait cette faculté à mettre en récit, à faire sens et à renouveler ce récit au cours de notre existence. Si l'on ne peut changer les événements du passé, la façon dont on les perçoit leur donne un nouveau sens. Se remémorer le passé ne s'apparente ainsi pas à une simple répétition de ce qui a été, puisqu'on recrée par le langage la manière dont on raconte une histoire passée, et cette dernière peut varier tout au long de la vie, avec les transformations de la personne, son cheminement. Ricœur rappelle également la différence entre *mnémé*, ou mémoire en lien direct avec la perception et *anamnesis*, remémoration d'événements passés, qui ont pu être oubliés, enfouis.





Le « cloud » donne l'impression d'une indestructibilité de cette mémoire, comme dématérialisée, elle en acquiert presque un statut mystérieux.

L

Les limites de l'introspection

Les récits de conversion sont des exemples intéressants de la manière dont l'homme peut repenser son passé différemment, sans le nier, l'effacer. Dans son récit (*Les Confessions*) où il se remémore le vol des poires lorsqu'il était enfant, Augustin porte sur son acte un tout autre regard que celui qu'il avait enfant. Il ne le renie pas, mais lui donne un sens différent à partir de son présent. Il relit son passé à partir d'un nouveau prisme de lecture. La mémoire s'avère ainsi indissociable de la représentation subjective du passé... et non la simple conservation de traces, objectives, immuables.

Gardons-nous encore des traces
qui ne sont pas immédiatement
partagées sur les réseaux
sociaux ?

De nombreuses traces se trouvent désormais facilement stockables, conservables, pour des durées encore inconnues : qu'est-ce que cela change à ce processus de reconstruction permanente de notre mémoire ?

Le risque serait de penser que l'on peut remplacer la production subjective du sens par la multiplication quantitative de données, de traces. Mais cette multiplication de traces n'est pas une mémoire. En effet, si une telle masse d'éléments est instantanément accessible, ne risque-t-elle pas de rendre inutile toute introspection ?

R

Réseaux sociaux, oiseaux de malheur

De nos jours, la plupart des traces de notre passé sont largement partagées sur les médias sociaux, et cela pour les enfants, souvent dès leur naissance. Elles sont même souvent produites pour ce partage en ligne. Est-ce donc encore la personne elle-même qui donne sens à son passé ? Gardons-nous encore des traces qui ne sont pas immédiatement partagées sur Instagram, WhatsApp, Facebook, et autres réseaux sociaux ? Mais une question plus problématique encore, a-t-on encore besoin de construire soi-même un sens personnel pour notre existence ? Ou la perception d'une certaine image de notre existence par les autres est-elle devenue suffisante ? Est-on encore capable de construire son identité pour soi, ses propres valeurs, ses choix, ou n'est-on plus qu'un avatar, un profil, à la recherche de l'approbation d'un groupe de followers ? Comme l'illustre bien la chanson de Stromae « *Twitter, oiseau de malheur* ».

Mais les usages des réseaux sociaux visent-ils réellement à produire des souvenirs ? On peut s'interroger sur les réseaux tels que Facebook, Snapchat, Twitter ou Instagram. Il semble que la plupart du temps, ces réseaux sont utilisés comme moyens de communication sur le présent, ou sur

un passé très proche : on est ainsi davantage dans la *mnémé* que dans l'*anamnesis*. La difficulté, voire l'impossibilité de classer les publications, de les ordonner, ne facilite pas la construction d'une mémoire organisée, ni le tri nécessaire à la construction de sens. On peut également difficilement reprendre ses anciennes publications, les modaliser.

D

De l'intimité à l'extimité

On reste en quelque sorte à la surface des souvenirs, qui ne sont plus des histoires que l'on se raconte, des récits, au sens de Ricœur (*Soi-même comme un autre*, 1990), qui se déploient dans le temps, rassemblent les événements épars pour produire une narration, mais des instantanés, où le présent, l'immédiat écrase les images précédentes, et où il s'agit de rester toujours à la page. Dans ce flux perpétuel, c'est l'immédiateté qui importe. Mais qui reprend ces traces virtuelles pour repenser son présent, pour le reconstruire ? C'est que ces traces, pour la plupart, ont été créées pour d'autres, pour le regard d'autrui et pas réellement pour soi, si ce n'est par ricochet. Elles visent d'abord la valorisation de soi et le divertissement.

Peut-on alors encore parler de mémoire ? À mon sens, il n'y a mémoire que si l'on fait sens avec ces traces du passé, si on leur redonne vie pour produire un sens nouveau. En cela, les constructions de la mémoire sur les réseaux sociaux cherchent essentiellement à présenter une vision très sélective et idéalisée de soi. Or, pour construire une mémoire, il est nécessaire de repenser les événements dramatiques aussi, les failles, les impossibilités et les échecs de notre existence (Quinche, 2005). C'est là que le « faire mémoire », la mise en récit, aide à vivre. Mais est-ce le rôle des réseaux sociaux ?

Où, à l'opposé du journal intime, la vie intime se dit publiquement, dans une « extimité », que cer-

Plus d'internet, plus de réseau,
perte d'un disque dur d'un
ordinateur. C'est à ce moment
seulement que l'on se rend
compte de la perte de notre
« mémoire ».

tains, dont Serge Tisseron, considèrent comme un élément clé de la constitution de l'identité. Dans *L'intimité surexposée*, l'extimité est décrite comme une façon d'exposer sa vie intime via les réseaux sociaux, blogues et forums. De nos jours, elle serait un élément clé de la construction de l'estime de soi, notamment chez les adolescents. Mais le caractère figé des traces en ligne, souvent difficilement effaçables, peut aussi, dans un mouvement inverse, s'opposer au désir de changement de l'image de soi. L'extimité en ligne ne s'identifie pas au dialogue avec autrui, qui, au sens fort, demande une attention durable à l'autre, une connaissance approfondie, mais aussi une interrogation commune (Quinche, 2005). Même si des éléments d'interactions apparaissent sur les réseaux sociaux, ils participent peu d'une construction commune de sens. On se limite à l'approbation ou la désapprobation et à quelques argumentaires, on s'approche davantage de la conversation que du dialogue approfondi.

Si la mémoire humaine a cette capacité de reconstruire du sens à partir de traces, d'en faire des souvenirs, que se passe-t-il lorsqu'on délègue cette construction du souvenir à des applications qui nous incitent à produire et diffuser certains types de traces, comme les Stories de Snapchat, ou les vidéos de souvenirs produites au moyen d'algorithmes par Facebook à partir des photos postées ? N'y a-t-il pas un risque de formatage de notre mise en souvenir, de la construction même de notre mémoire ? /

Quinche, F. (2005), *Maladie dans les récits de vie. D'un paradigme narratif à un paradigme dialogique.*, Ethique & Santé, n°3, 82-87.
Ricœur, P. (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil.
Tisseron, S. (2001), *L'intimité surexposée*, Paris : Ramsey.